

ALOTL

Une, deux, trois... et quatre. Quatre baies ramassées représentaient un bel exploit. D'ordinaire, on ne trouvait sur les arbustes à baies noires guère plus de deux, parfois trois des petits fruits rabougris à la peau sèche et fripée. Bien sûr, lorsqu'on était expérimenté comme l'était Alotl, on savait repérer les buissons qui offriraient une cueillette généreuse. Les feuilles qui poussaient, piquantes et rugueuses, le long des friables petites tiges des arbustes à baies noires suintaient fortement le soir. Ainsi, quand on observait bien, on pouvait voir sur certains buissons les très légers reflets des lointaines lueurs des étoiles, indiquant alors que l'arbuste était plus fertile que les autres. Alotl avait toujours eu l'œil aiguisé, ce qui lui avait valu son nom. *Alotl*, le rapace, était un nom qu'il portait avec fierté. Il voyait souvent mieux et plus loin que ses compagnons de chasse et de cueillette, et savait faire preuve d'un sens de l'observation qui manquait généralement aux garçons de son âge, trop pressés, trop impatients pour les tâches qu'on leur confiait.

Fort de sa petite récolte, Alotl s'en retourna vers ses compagnons pour mettre les baies qu'il venait de trouver avec celles des autres, dans le petit panier de feuilles que portait Oulotl, son jeune frère. Celui-ci, encore petit enfant, portait fièrement à bout de bras les fruits de la cueillette, tout heureux de contribuer pour la première fois à l'effort des plus grands. Alotl ébouriffa les cheveux du petit garçon et entreprit de compter les baies qu'il transportait. Il devait y en avoir une bonne trentaine, ce qui était largement plus que suffisant pour la préparation de la boisson sacrée. Il rappela d'un sifflement les autres, qui le rejoignirent alors à pas silencieux. D'un geste de la main, il leur indiqua que la cueillette était terminée, et toujours sans un mot, les invita à le suivre vers le chemin du village. Le groupe s'engagea alors sur la petite route qu'ils avaient battu dans le sol lorsqu'ils étaient venus, Alotl et Oulotl en tête de la procession.

Alors qu'ils avançaient, la végétation se faisait moins dense. Il se rapprochaient du village. Très vite en effet, on commençait à entendre les lointains échos des tambours et à voir se dessiner entre les ombres des feuillages les lueurs des feux du village. Alotl sentit alors son cœur se serrer. Il avait peur, évidemment, mais il refusait de le montrer à son frère. Il devait afficher un visage confiant, serein. Son honneur, mais aussi celui de toute la tribu en dépendaient. Il prit une grande inspiration et accéléra le pas, imité par le reste du groupe ainsi que par Oulotl qui trottinait avec difficulté derrière lui pour tenir le rythme.

Ils pénétrèrent ensemble dans le village, les paupières mi-closes, agressées par la forte lumière des grands feux qui un peu partout dans le village rugissaient leurs braises chatoyantes. Au fur et à mesure qu'ils avançaient en direction du Grand Feu, au centre du village, ils étaient accueillis par les chants des femmes et des hommes, dont certains venaient parfois vers eux pour leur asséner une tape amicale dans le dos, ou pour venir porter sur leur dos les plus jeunes des garçons. Tout le village vibrait d'une folle excitation. La joie et l'euphorie se lisait sur les visages, volant dans les éclats de rires et les fumées envoutantes des encens qu'on faisait brûler dans les feux. Alotl affichait un grand sourire et rendait avec vigueur les gestes d'affections qu'on faisait pleuvoir sur lui. Son cœur, cependant, se glaçait, indifférent à la formidable chaleur libérée par les feux. Il avait rêvé de ce moment depuis sa plus tendre enfance, il avait espéré, dans les rêveries vagabondes auxquelles il aimait s'abandonner, que ces festivités et ces grands feux qu'on donnait chaque année lors de la cérémonie des Anciens seraient un jour pour lui. Aujourd'hui pourtant, alors que ce jour tant attendu était venu, tout son courage l'abandonnait, laissant place à une terreur grandissante qui lui brûlait les entrailles.

Rapidement -bien plus rapidement qu'il ne l'aurait voulu-, Alotl et ses compagnons étaient arrivés au Grand Feu. Le cœur du village résonnait de mille cris de joie, de mille chants de fêtes et d'allégresse.

Les tambours battaient le rythme des immenses flammes qui s'échappaient du foyer sacré, dans lequel des femmes jetaient épices et encens, donnant à la fumée environnante des teintes violacées et une étrange odeur, lourde et étourdissante. A leur approche, le tumulte cessa presque aussitôt. Tous les yeux se tournèrent vers leurs visages. Alotl connaissait bien le déroulement de la cérémonie, pour en avoir observées plus d'une dizaine dans ses plus jeunes années. Il posa sa main dans le dos de Oulotl, figé à ses côtés, et le poussa délicatement vers l'avant. Le petit garçon avança alors d'un pas lent et timide vers un vieillard qui se tenait debout, appuyé sur un bâton ouvragé devant le foyer sacré, sa peau brune et fripée éclairée par les prodigieuses gerbes de flammes. Oulotl déposa maladroitement son panier de feuilles aux pieds du vieillard, puis couru rejoindre à nouveau son grand frère, l'air intimidé. Le vieillard se pencha, toujours accroché à son bâton, et plongea la main dans le panier. Il fit couler les baies le long de ses doigts osseux, puis se saisit du panier. Il se dirigea alors vers un petit chaudron de terre dans lequel bullait une eau grise, presque argentée, et versa toutes les baies à l'intérieur. Alotl et tous les autres avaient les yeux fixés sur l'eau qui fumait dans le chaudron. D'une seconde à l'autre, son destin serait scellé et il apprendrait enfin si tout s'arrêtait à présent pour lui ou si sa vie de guerrier et de chasseur pourrait se poursuivre. Soudain, avec un grand crépitement, une épaisse fumée violette s'échappa du chaudron dans un impressionnant panache. Le vieillard se redressa, passa sa main décharnée dans la fumée comme s'il essayait de la saisir, et clama d'une voix profonde un mot qu'Alotl ne comprenait pas. Les adultes du village semblèrent en revanche en entendre le sens, et se laissèrent alors aller à une explosion de joie, très vite imités par les plus jeunes et accompagnés par les tambours qui reprirent de plus belle.

Sans un mot, les yeux vides, Alotl s'écarta de la foule et entreprit de regagner la lisière du village. Il traversa d'un pas rapide les chemins désertés par les habitants, à présent tous rassemblés autour du Grand Feu, luttant pour conserver une respiration normale. Il commençait à paniquer, son cœur battant dans sa poitrine. Pendant quelques instants, il se surprit à observer la forêt à la recherche du chemin le plus discret pour fuir. Il prit quelques secondes pour chasser cette pensée honteuse de son esprit, et alla s'asseoir près d'un des petits bancs de travail des femmes du village, vides en cette soirée de cérémonie. Il prit dans ses mains une des flèches qu'elles avaient fabriqué durant la journée, et s'abandonna à ses pensées. Alors ainsi, ce soir était le dernier de sa condition d'homme. Plus jamais il ne chasserait – ou en tous cas plus avec des flèches –, plus jamais il ne cueillerait, plus jamais il ne parlerait, plus jamais il ne chanterait, plus jamais il ne rirait avec son petit frère. En ce moment même, la boisson sacrée infusait les baies noires qu'il avait lui-même ramassées aujourd'hui. Si seulement la fumée avait été blanche, comme cela se produit parfois... On aurait alors compris que les dieux ne le destinaient pas à devenir un esprit gardien. On l'aurait laissé rester, devenir un homme. Alotl se prit la tête dans les mains et, incapable de les retenir, laissa glisser quelques larmes sur ses doigts crispés.

Quelque chose lui frôla le dos. Il se redressa brusquement, et reconnut le visage émacié du vieux chaman.

Alotl s'écarta alors, et laissa le vieillard s'asseoir à ses côtés.

- Comment as-tu su que je me trouvais ici ? demanda Alotl.
- Tu as peur, mon garçon. Il est normal que tu viennes chercher réconfort là où les mères ouvragent la journée. C'est aussi là que je venais, enfant, me réfugier dans la tunique de ma propre mère quand elle foulait encore le sol de la jungle.

Voyant l'air perdu d'Alotl, qui fixait, hagard, les pointes de flèches éparpillées sur le sol de l'établi, le vieillard posa à nouveau sa main frêle sur son dos.

- Allons, dit-il en se levant. Il faut y aller, maintenant. C'est l'heure.

Sans trop y réfléchir, Alotl imita le vieillard et se dressa sur ses jambes. L'air satisfait, le vieux chaman tourna le dos à l'établi et commença à marcher. Au bout de quelques pas cependant, voyant qu'Alotl restait immobile, les yeux dans le vide, il s'arrêta et se retourna vers le garçon.

- Vais-je oublier mon nom ? demanda soudain Alotl, dans un brusque accès de désespoir.

Le vieillard l'observa un instant, calme, vacillant légèrement sur sa canne de bois noueux, avant de reprendre son chemin, cette-fois ci imité par Alotl qui semblait tirer de ce silence les pires conclusions.

Il parut à Alotl qu'il était arrivé d'un seul coup devant le Grand Feu, où l'attendaient tous les habitants du village. Ils célébraient bruyamment son retour, faisant trinquer à grands coups des coupes de terre cuite pleines d'une liqueur chaude dont les vapeurs d'alcool embaumaient l'air. Alotl se rendit compte, terrifié, qu'il ne pouvait plus faire marche arrière. Le vieux chaman remuait à nouveau son chaudron, dans lequel il finit par plonger un grand bol de pierre ouvragée. Portant à bout de bras le liquide brûlant, bouillonnant, il se dirigea vers Alotl sur lequel tous les regards étaient à présent fixés. Alotl prit alors le bol que le vieil homme lui tendait. D'un geste sec, le chaman l'invita à boire son contenu. Alotl porta alors le bol à ses lèvres tremblantes, et laissa couler le liquide dans sa gorge. Il s'était attendu à se brûler, mais il n'en fut rien. La boisson sacrée avait le goût légèrement amer des baies noires, quoiqu'il fût moins mauvais que ce que l'odeur qui se dégageait de la marmite eut laissé deviner. Il vida le bol d'un trait, puis, pris d'un soudain vertige, le laissa s'écraser au sol. Une horrible nausée commençait à gonfler dans ses entrailles, le forçant à se plier en deux pour ne pas tout vomir. A ce spectacle, les cris de joies reprurent, plus intenses, plus ivres que jamais. Le vieux chaman commença alors à tonner de sa voix rocailleuse le chant de la cérémonie. Il était scandé dans la même langue ancienne qu'il avait utilisé plus tôt, mais cette-fois ci, Alotl en comprenait le sens, comme s'il l'avait toujours connu.

- « *Ô Guerrier ! Que tes entrailles d'homme brûlent sous le Grand Soleil de la Nuit.* »

A ces mots, la boisson qu'Alotl avait avalée sembla se muer en lui, et se mit à chauffer, chauffer, chauffer plus que le terrible des feux qu'on put imaginer. Le souffle coupé, il tomba en avant, ses mains griffant le sol sablonneux qui s'étalait sous ses pieds. Son estomac, ses tripes et ses poumons se tordaient, s'étiraient et s'entrechoquaient comme les cordes d'un arc qu'on bande, prêt à tuer.

- « *Ô Guerrier ! Que tes bras d'homme t'ouvrent le ciel, que tes jambes d'homme t'ouvrent la mort.* »

Alotl prit pour la première fois conscience de ses os. Il les sentait rapetisser, se tordre et déchirer sa chair. La douleur était si forte qu'il ne parvint même pas à hurler. Il ne voyait plus rien, n'entendait plus rien que sa propre souffrance, qui se répandait dans tout son corps à la manière de mille poignards chauffés à blanc. Sa peau s'étendait et se resserrait tout à la fois, tandis que son corps devenait informe. Le reste du village continuait de crier sa joie malgré les visages frappés d'horreur. Alotl, dans un bref éclair de lucidité, comprit alors pourquoi il était d'usage de boire autant de liqueur avant les cérémonies. L'horrible spectacle qu'il devait offrir n'aurait jamais pu être supporté sans la force passagère que la boisson donne aux hommes.

- « *Ô Guerrier ! Que ta peau nue se couvre du manteau du Roi du Ciel.* »

Recroquevillé sur lui-même, monstrueux et éperdu de douleur, Alotl sentit avec effarement les pores de sa peau s'ouvrir, et quelque chose en sortir. Tout son corps, lentement, toujours rapetissant, se couvrit d'une épaisse toison de plumes brunes et grises. Elles s'étaient frayé un chemin en dehors de

lui avec brutalité, coupant dans sa peau comme un couteau dans la graisse. Pourtant, maintenant qu'elles avaient fini de pousser, leur douceur, leur chaleur offrit à Alotl un très bref moment de répit. Les plumes cachaient l'horrible forme qu'avait pris son corps, et il les accueillit alors avec gratitude.

- « *Ô Guerrier ! Que ta face disparaisse, que ta bouche s'ouvre au cri des nuages, que tes yeux brillent et brûlent comme le Grand Soleil de la Nuit.* »

Alotl aurait voulu pouvoir prendre dans ses mains son visage, qui s'était mis à se déchirer subitement, mais il n'avait plus de mains. A la place, il le cacha derrière les deux excroissances plumeuses qu'il sentait au bout de ce qu'avaient été ses bras. Ses dents rentrèrent dans sa chair, et ses lèvres se durcirent comme de la glace. Sa tête entière rapetissait, s'aplatissaient, et son crâne se resserrait sur son cerveau. Ses yeux se brisèrent et son regard s'éteint. Il ne voyait plus rien, plus rien que l'épaisse douleur qui l'enveloppait, terrible, cruelle, indifférente aux cris désespérés que poussait son âme.

- « *Ô Homme ! Disparais.* »

Tout s'effaça subitement. La douleur, la voix du vieillard, les cris de joie fébriles, la conscience de la difformité de ce qui lui restait de son corps. Il n'était plus rien, ne sentait plus rien, ne pensait plus rien. Ou plutôt, il était tout, sentait tout, pensait tout. Il sentait la puissance du Grand Feu, rugissant avec orgueil l'éclatante chaleur de son foyer ; il percevait l'omniprésence de l'eau, qui flottait en millions de petites gouttes dans l'air humide de la jungle ; il pouvait entendre le chœur des cœurs qui battaient dans la poitrine de tous les hommes qui beuglaient, faisant vibrer les feuilles des arbres qui entouraient le village. Il vibrait avec ces arbres, il voyageait dans la sève qui les parcourt des racines jusqu'aux cimes qui frôlent le ciel. Il voulait plus que tout le rejoindre, le ciel. Il étendit ses ailes, plia ses pattes, tendit son cou, et s'élança.

- « *Ô Aigle ! Tu es devenu ton nom.* »